

# UN HOMME AVAIT DEUX FILS...

## OU LE REPAS DU RETOUR

Luc 15,11-32

### La parabole dans son contexte

Luc a construit au coeur de son évangile une série de trois paraboles qui donnent des représentations à l'opposition "perdu/retrouvé": un animal (une brebis), un objet (une pièce d'argent), un être humain (un jeune homme, un fils). Une radicalisation du sens de la perte se dessine : le fils n'est pas seulement égaré mais, selon la lecture qu'en fait son père, mort et revenu à la vie. La fête des retrouvailles couronne plusieurs démarches : le père ne part pas à la recherche du fils (comme le berger laisse 99 brebis pour l'unique perdue), mais accueille son retour d'une émotion qui illumine d'un jour inespéré l'initiative de son enfant et réclame de l'aîné aussi une conversion, de sa colère jalouse en fraternité.

Le contexte met en scène la polémique (15,1-2). Les uns s'approchent de Jésus pour l'écouter; pas ceux qu'on attendrait : les rejetés, péagers et pécheurs, ceux dont la fonction<sup>1</sup> ou les actes de la vie font des transgresseurs de la Loi. Et les autres s'en scandalisent, pharisiens et scribes, gardiens justement de la Loi ; ces derniers bougonnent, ils "murmurent", comme le peuple de l'Exode qui ne voit plus dans ses trajets au désert le projet de Dieu, et regarde en arrière. Jésus inaugure le temps critique où la proximité de Dieu s'actualise dans la communion de table avec les pécheurs. Cette incarnation de l'amour est à la fois reçue et contestée ; l'appel à la repentance de ceux qui se perdent prend pour autre et inséparable versant l'appel aux justes à entrer dans la fête.

A l'indignation que son accueil provoque, il ne faut à Jésus pas moins de trois paraboles, comme un seul jet de parole, pour répondre et inviter au partage de sa joie : "Réjouissez-vous avec moi" (v. 6 et v. 9), "il fallait festoyer et se réjouir" (v. 32 reprenant le v. 23).

La parabole des deux fils et de leur père éveille beaucoup de résonances affectives, liées à notre apprentissage de la vie, aux relations profondes qui tissent notre identité de sujet vivant, croyant. Mais elle ne parle peut-être pas d'abord des conditions du devenir humain (l'absence de la figure de la mère est décisive) ; elle

---

<sup>1</sup> - Les péagers sont des employés subalternes des fonctionnaires romains pour les droits de passage qu'ils appliquent de façon souvent arbitraire, d'où leur assimilation aux pécheurs. Ils ont acheté cher leur charge et se dédommagent...

touche aux accidents et aux réconciliations d'une fraternité des hommes, en posant la question : qui est Dieu ?

Autour du père, souverain mais souple dans son amour, l'histoire de chacun des deux fils se retourne, les deux histoires s'inversent.

## I - L' AVENTURE DU PLUS JEUNE FILS

### A) Le voyage : à l'étranger

L'itinéraire du cadet s'inaugure par une demande, vraisemblablement légale bien que surprenante dans ce type de société : "Père, *donne*-moi la part de bien qui me revient" (v. 12), et va buter contre le dénuement et la solitude radicales: "et personne ne lui *donnait* "... (v. 16) de quoi se rassasier au moins de la nourriture des cochons. Deux autres fois le verbe *donner* pointe dans le récit: avec l'ordre du père à son retour, "*donnez* un anneau à sa main" (v. 22), et avec le reproche amer du frère aîné à son père, "à moi, jamais tu n'as *donné* un chevreau" (v. 29).

Il s'agit de dons dans cette histoire, avec la figure centrale du père qui donne, pardonne, ordonne; mais comment recevoir ?

Entre la fortune accordée<sup>2</sup> et la privation même de quoi "se remplir le ventre", comme le disent un peu vulgairement certains manuscrits pour pointer la dégradation atteinte, le cadet traverse deux étapes :

a - la vie dans le gaspillage (v. 13)

b - le manque (v. 14)

a) Le père ne s'est opposé ni au partage ni au départ. Ni à l'autonomie financière, ni à l'indépendance d'existence. Sans délai, le cadet rassemble tout (convertit tout en liquide, traduit-on) et disperse tout. Pas de projet, un gaspillage irréversible. Une perte. Une vie au loin "dans la prodigalité" ou plutôt, littéralement, et cela permet d'entendre un niveau de sens plus profond : une vie qui ne laisse aucun salut, sans espoir de salut.

b) Le fils commence à manquer quand il a tout dépensé et que le pays idyllique prend le relief dur de la réalité qui résiste, frappé de famine. La liberté du voyage s'aliène dès lors, avec la violence d'une chute dans la misère, économique, religieuse, morale. Le jeune homme se met à la solde d'un étranger qui l'expédie garder ses cochons (souillure dégradante pour un Juif qui considère le porc comme l'animal impur par excellence ; il est privé de se nourrir ne serait-ce que comme un porc (les caroubes refusées sont de grosses fèves, des gousses d'un arbre méditerranéen qui sert au fourrage). Plus qu'un ventre creux, un crève-la-

---

<sup>2</sup> - 1/3 du bien pour le cadet, 2/3 pour l'aîné, l'usufruit restant au père, cf. en particulier Deutéronome 21,17. Les termes grecs traduits par fortune, bien, patrimoine, évoquent par leur étymologie ce dont on a besoin pour vivre.

faim. La perte de l'objet a mené à la perte du sujet, il le dira: "je suis perdu !" (v. 17).

## **B) La prise de conscience : vers soi**

Mais ici ventre affamé n'empêche pas la mémoire. Le jeune fils se souvient. Le voyage au loin cède la place au mouvement vers lui-même (v. 17) qui le mènera à son père (v. 20).

Le retour à lui-même ("il rentra en lui-même", ou "il vint à lui-même") passe par une évocation du passé et une mesure de la différence, puis s'interprète en abandon coupable des valeurs familiales et religieuses. Il voit son père comme celui qui nourrit en abondance ses salariés tandis que lui meurt de faim. Il prend conscience de la générosité du père et de son indignité de fils (le père a donné et peut pardonner).

Comment lire sa décision de retour? Une stratégie pour survivre? Une conversion profonde ?

Le texte laisse entendre l'un et l'autre. Le fils saisit la seule issue, il cherche à se sauver encore par lui-même et calcule de se faire embaucher et de bénéficier ainsi de la maison du père comme moyen de subsistance, en rétribution de son travail. Cela signifie la perte de son identité de fils et il l'avoue dans une phrase qui intègre la fuite de l'appartenance familiale et religieuse : "Père, j'ai péché contre le ciel (Dieu) et devant toi, je ne suis plus digne d'être appelé ton fils" (v. 21).

Mais par l'aveu, en venant se constituer coupable auprès de son père, il renoue la relation. Le verbe qui accompagne son départ, banal certes en soi, porte une connotation de résurrection dans la trame d'un récit où le parcours s'interprète comme mort et retour à la vie: je me *lèverai* et j'irai, il se *leva* et alla (v. 17 et v. 20). Là s'indique une vraie conversion.

La perte de soi, reconnue dans le mouvement de retour à soi, s'énonce comme un péché, une rupture de la relation vitale entre lui et son père, entre lui et son Dieu, et cherche à s'avouer dans le mouvement de retour au père, qui du coup le remet debout.

## **C) L'accueil : dans la maison du père**

Plutôt que de chercher un unique pivot où l'histoire bascule - rentrée du fils en lui-même ou sortie du père au devant de son fils : théologie de la repentance ou théologie de la grâce ? - on peut retenir la double démarche que la parabole trace de façon originale : le fils a prévu mais le père le prévient. Deux mouvements, deux regards. La culpabilité peut se dire mais le père ne tient aucun compte du péché, coupe court à toute proposition qui serait *justice* en la situation ("Traite-moi comme l'un de tes salariés" (v. 19 mais pas v. 21). *L'amour* ému déborde et presse, n'a qu'un mot: "Faisons la fête!".

Cette entrée sans limite dans la joie du père ne signifie pas tous les manques anciens comblés (un père qui récupérerait son fils, un fils qui réintégrerait maison, nourriture...) mais plutôt la nouveauté. La fête est exceptionnelle, le veau gras sacrifié en est le signe, la danse et la musique la publient, la robe (la première, la plus belle) souligne la dignité d'un convive de marque, l'anneau (comme un sceau, emblème de pouvoir) installe l'autorité et la responsabilité, les sandales affirment la liberté du maître (ni serviteur qui va nu-pieds, ni hôte qui se déchausse). Car il en va de la résurrection : "Mon fils que voici était mort et il revit, il était perdu et il est trouvé" (v. 24). Toutes choses sont nouvelles.

## II - LE BLOCAGE DU FILS AÎNÉ

### A) La fête scandaleuse : l'indignité du frère

Comme les pharisiens et les scribes auxquels Jésus adresse la parabole, le fils aîné, lui, ne fait pas la fête, il fait la tête.

Mais le père, dans une parole d'autorité qui clôt la parabole, répond à sa colère comme il a répondu à la culpabilité du cadet, l'amour faisant foi et loi : " Il fallait faire la fête " (v. 32).

Deux regards se croisent dans un douloureux choc de l'amertume haineuse et de la joie:

- ton fils que voici, celui qui a dévoré ton bien avec des prostituées... (v. 30).

- ton frère que voici, mort il était et il vit, perdu et il est trouvé (v. 32).

La fête de la vie retrouvée n'a pas attendu celui qui travaille à la vie quotidienne. Elle a bousculé tout maintien des convenances, toute justice normale. Du coup elle exige aussi du fils aîné un autre et même mouvement de retour. Elle révèle dehors celui qui n'a jamais quitté la maison. Le père sort au devant de lui aussi pour le prier avec insistance d'entrer - l'exhorter, le supplier, le consoler -, car c'est dans son regard seulement que le parcours du cadet est saisi comme une vie de débauche avec des prostituées ; le père a reçu autrement son enfant et tente de le lui rendre comme frère.

### B) La fidélité figée : l'injustice du père

L'aîné se mure en lui-même dans sa rivalité aiguë et son sentiment d'injustice. Il est l'homme du service et de l'obéissance sans faille, fidèle et juste, l'homme de la piété familiale mais soumis au devoir : "Voilà tant d'années que je te sers, jamais je n'ai transgressé un de tes commandements" (v. 29).

La fête de la pure générosité a mis un grain de sable dans le système.

L'aîné est décontenancé de découvrir en son père quelqu'un d'autre qu'un maître à servir et à obéir : un être d'émotion et de tendresse, d'amour et de joie. Sa fidélité a creusé en lui un manque irréparable, cristallisé sur ce chevreau dérisoire, mais si important tout à coup, qu'il reproche à son père de ne jamais lui avoir offert. Il met tout son désir amer sur cet objet qu'il n'aura jamais, qui n'a de valeur que d'être précisément l'objet donné à l'autre. Comme il ne voit que ce que son cadet a fait de mal, il ne pense qu'à ce qu'il n'a pas fait, n'a pas eu. Esclave d'une image du père qui ne lui a permis aucun voyage, peut-il entrer s'il n'est jamais sorti ?

En fait, la justice qui régit sa vie est celle qui régit le monde: normale, raisonnable, qui ne compte pas sur l'amour. Elle n'apparaît si étroite que sous la lumière neuve que projette la générosité sans mesure du père. Elle s'étrique alors en justification. L'amour qui fait toutes choses nouvelles la met en crise.

### **C) Partir ? Inventer la fraternité**

La parabole ne raconte pas la troisième étape pour l'aîné, qui pourrait être comparable à la première du cadet : demander, recevoir, et vivre sa vie. Elle s'ouvre plutôt à ceux qui l'entendent ; ils sont invités à reconnaître en Jésus le Dieu qui se fait père des uns et des autres, pécheurs et justes, pour les réconcilier avec lui et entre eux, mais aussi avec eux-mêmes. Pour l'Eglise également, pour les croyants du dedans, apprendre à voir dans les pécheurs des frères et s'en réjouir ! Découvrir pas à pas ce que signifie de reconnaissance et de liberté cette parole : "Enfant, toi tu es toujours avec moi, tout ce qui est à moi est à toi" (v. 31). Car il s'agit bien d'inventer "l'être avec", et c'est tout un voyage. Qui pourrait prétendre savoir une fois pour toutes quelle est la maison du père?

L'aîné saura-t-il trouver la porte, étroite peut-être, entre "partir comme on oublie" et "rester comme on s'attache" ? Il est appelé à ouvrir de nouveaux yeux sur le monde, à le regarder avec les yeux du père. L'amour de Dieu s'y révèle plus proche à l'homme que lui-même (il le voit comme un fils) ou vient à lui dans la proximité du prochain (à accepter comme un frère).

### **III - AU CENTRE, LE PERE, OU: QUI EST DIEU?**

C'est l'image d'un amour souverain : il est celui qui donne et qui donne tout, quand son fils réclame sa part mais aussi à son aîné (v. 12) qui n'a pas su comprendre et vivre de ce don : "tout ce qui est à moi est à toi" (v. 31). Il est souverain dans sa parole qui veut dépasser par la joie indignité et indignation et récapitule la parabole : "Il fallait festoyer et se réjouir". Mais il y a en lui surtout une générosité qui déborde la mesure, un mouvement de tout l'être, sans calcul et sans reproche. Sa tendresse brise l'image du digne patriarche : il voit son cadet de loin, est remué dans ses entrailles, court, se jette à son cou, le couvre de baisers (v. 20), il appelle "mon fils" ce pauvre revenant. Pour l'aîné aussi il sort, le supplie

d'entrer, l'appelle "mon enfant"; à ses "jamais", à ses "rien", il répond par le "tout" et le "toujours" de son amour.

Certes des lectures psychanalytiques hésitent à voir dans le père une image de Dieu. Elles sont réticentes l'égard de cette figure trop proche de nos fantasmes d'un père dont la tendresse viendrait suppléer à tout. L'excès du don qui le caractérise ne permettrait que deux attitudes, aussi peu porteuses de vie l'une que l'autre : le refus et l'exclusion qui en découle, l'acceptation et la dépendance qui s'ensuit. Le père paraît de plus trop peu enclin à renoncer à sa suffisance ; il clôt le récit en faisant la leçon ("il fallait...") et se ferme d'un coup à la question que le reproche de son aîné creuse à nouveau en lui après que le retour du cadet a comblé son manque.

Mais le père n'est pas que don excessif ; ne représente-t-il pas aussi l'exigence critique d'un regard différent sur le monde et sur les hommes, qui vient percuter les valeurs religieuses même les mieux établies telles que la justice opposée au péché, et ouvre ainsi une fenêtre sur Dieu ? Un Dieu qui bouscule parce que la vie ne va jamais de soi, parce qu'on peut à tout moment la perdre sans même s'en apercevoir, parce qu'il y a toujours à faire de la vie même qui continue une résurrection.

Un mot dans la parabole cristallise le feu croisé des regards et les lieux d'où ils sont portés : "perdu !". Dans la bouche du cadet, il crie le stade final de l'abandon, plus personne, « de faim, je suis perdu ! » (v.17). Avec le regard moralisateur de l'aîné, il dénonce une vie de perdition, la honte de l'héritage paternel consommé dans la débauche sexuelle. Mais sous les yeux du père, à des lieues du bon sens des serviteurs, (ton père a sacrifié le veau gras parce qu'il a retrouvé ton frère en bonne santé, v. 27), le retour de l'enfant a la saveur inouïe du miracle : une vie toute neuve arrachée à la mort. "Il était perdu et il est trouvé" (v. 24 et 32).

Il faut aimer pour regarder ainsi. Et l'amour de Dieu n'est pas seulement une valeur en soi, il est événement. Il vient en Jésus, en ses repas et en ses paraboles, en ses fêtes si contestées que le pain et le vin partagés deviendront son corps et son sang. Du coup la fête du fils mort et ressuscité est aussi pour les lecteurs de l'évangile l'espace de leur foi en Jésus, l'espace de la joie de Dieu où entrer. Il y a dans l'histoire un troisième fils, celui qui raconte la parabole...

Corina COMBET-GALLAND

- H. WEDER, *Die Gleichnisse Jesu als Metaphern*, Göttingen, 1990<sup>4</sup>, pp. 252-262 (qui cite en particulier E. JÜNGEL, *Paulus und Jesus*).
- Pour les approches psychanalytiques : L. BEIRNAERT, "La parabole de l'enfant prodigue (Luc 15,11-32) lue par un analyste" in *Exegesis*, Neuchâtel et Paris, 1975, pp. 136-144. D. STEIN, "La parabole dite de l'enfant prodigue, Luc 15,11-32" in *Lectures psychanalytiques de la Bible*, Paris, Cerf, 1985, p. 49-66.